

Laval théologique et philosophique



Louis DEROUSSEAU, *La crainte de Dieu dans l'Ancien Testament*, coll. *Lectio divina*, n° 63, Les Éditions du Cerf, Paris, 1970 (13.5 x 21.5 cm), 396 pages

Évode Beaucamp

Volume 27, numéro 3, 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020268ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020268ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaucamp, É. (1971). Compte rendu de [Louis DEROUSSEAU, *La crainte de Dieu dans l'Ancien Testament*, coll. *Lectio divina*, n° 63, Les Éditions du Cerf, Paris, 1970 (13.5 x 21.5 cm), 396 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 27(3), 315–316. <https://doi.org/10.7202/1020268ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1971

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

interprétation de type éthique. Jean Ladrière insiste plutôt, comme il y revient dans le dernier essai de son livre, sur les incidences des représentations cosmologiques dans le langage de la foi. Mais, en analysant le langage de la décision, il touche le domaine de l'action, donc de l'éthique, et suggère des lignes possibles de développement. Enfin, notons que dans une tentative pour situer encore plus nettement le langage de la foi, l'auteur s'efforce de montrer comment s'articulent et en même temps se différencient le langage de la science, celui de la philosophie et celui de la foi.

Jean Ladrière nous a livré un volume difficile. Pour qui n'est pas familier, tant avec la linguistique qu'avec la méthode phénoménologique, s'imposera une relecture de plusieurs passages. Toutefois, l'auteur a voulu aider son lecteur en annexant quelques définitions et distinctions qui seront d'une très grande utilité. Par ailleurs, la rigueur de l'argumentation et de l'analyse sont remarquables. On y détecte facilement une pensée bien structurée et soucieuse de clarté. Enfin, nombre de paragraphes touchant, par exemple, la logique, la place du mythe par rapport à la pensée cosmologique et la foi, les différences entre le monde de l'oreille et celui de l'œil, etc., sont d'un plus haut intérêt, non seulement pour le croyant, mais pour tout homme qui désire, à travers les divers langages, continuer sa patiente recherche de la vérité.

Roger EBACHER

Louis DEROUSSEAUX, *La crainte de Dieu dans l'Ancien Testament*, coll. *Lectio divina*, n° 63, Les Éditions du Cerf, Paris, 1970 (13.5 × 21.5 cm), 396 pages.

Dans la magnifique conclusion qu'il donne à son livre, l'auteur en met en lumière toute la portée. Il n'envisage pas la crainte de Dieu comme un quelconque « thème biblique », mais y voit une clef d'interprétation du développement de la religion d'Israël ; l'homme a fait là « la découverte d'un Autre qui entre dans sa vie et la bouleverse, un Autre qui est le Père sous le double aspect

de l'autorité et de l'amour » (p. 364). Nous suivrons ainsi avec L. Derosseaux, les diverses modalités que revêt la crainte de Dieu, de l'univers de l'histoire des religions où s'enracine l'Ancien Testament, à la révélation de l'Évangile où il s'accomplit.

Réjouissons-nous d'une telle hauteur de vue, trop peu commune à notre goût. Pareil objectif est loin de rester vaine prétention, car, professeur d'Écriture sainte, L. Derosseaux possède une très solide connaissance de l'exégèse biblique, en même temps qu'une belle culture d'orientaliste.

Il s'agit donc d'un travail de valeur, où cependant un esprit chagrin ne manquera pas de déceler certaines faiblesses. Qu'on ne nous en veuille pas trop de nous attarder ici à ce mauvais côté de la question, ne serait-ce qu'à cause de l'autorité dont jouira vite le livre.

L. Derosseaux, qui s'était fort heureusement placé, au début, sur un plan existentiel, semble être tombé par la suite dans le travers de tant de spécialistes, prisonniers des catégories mentales créées par eux — tel courant de pensée par exemple — et qui jonglent avec elles comme les anciens scolastiques avec les facultés. Pour sortir du genre caricature, disons qu'il isole trop arbitrairement les formes diverses que revêt dans la Bible la crainte de Dieu, de l'antique terreur sacrée à l'expression deutéronomique de la soumission du vassal, et qu'il ne paraît pas assez voir, ou faire voir, qu'il s'agit en fait d'une même crainte à différents niveaux des relations entre Dieu et les hommes. La crainte en effet pour les anciens, ce qui avait été pressenti dans le premier chapitre, n'inclut pas ordinairement, comme pour nous, l'idée de fuite ; elle évoque bien plutôt celle d'un manque d'aplomb, d'une perte d'assurance en face d'un plus grand que soi, que l'on admire (fascinants) et à qui l'on se soumet plus ou moins volontiers.

Derosseaux a fortement mis en relief l'absence de la crainte sacrée dans les relations de Yahvé avec ses fidèles et dans les relations du roi avec ses sujets, à l'intérieur de la tradition yahviste et du récit de la succession de David. C'est là une observation du plus haut intérêt, dont il étend malheureusement trop le champ d'application :

cette absence caractériserait selon lui toute la littérature sudiste prédeutéronomique. Le psautier, qu'il évite délibérément de consulter, parce que terrain mouvant à ses yeux, s'inscrit en faux contre sa thèse. Parmi les psaumes en effet où une telle crainte sacrée est bel et bien présente, il y en a certes qui, fort probablement, proviennent du Nord (Ps 45 ; 89A ; 68) ; mais la plupart appartiennent à la vieille liturgie royale de Jérusalem (Ps 2 ; 18 ; 21 ; 47 ; 76 ; 99).

La valeur dite « morale » que revêt la crainte de Dieu dans la tradition élohiste, prend à ses yeux une dimension universaliste que nous contestons. Elle signifierait pour lui : « respecter les impératifs de la loi naturelle inscrite au fond de la nature » (p. 179). Rien, dans les textes, ne permet de soupçonner chez les auteurs l'existence de pareilles catégories mentales. Si, de fait, on parle de crainte de Dieu pour des étrangers, c'est toujours à propos de personnages privilégiés que le Dieu d'Israël est supposé protéger, Abraham ou ses descendants sur la terre d'Égypte. Ces étrangers ne font ici que craindre la réaction du protecteur divin, comme en bien d'autres passages bibliques (cf. Ps 55 20 ; ou avec pahad, Ps 36 2). Qu'on songe simplement au rashac, qui se croit tout permis, parce qu'il pense que Dieu n'intervient pas (Ps 9-10 ; 14 ; 94 ; etc.) !

De toute manière, l'auteur a tort de parler à ce sujet d'un jugement divin qui viendrait sanctionner la transgression de la loi. Le terme « jugement » exige, pour être manié, autant de circonspection qu'il nous en est demandé ici pour le mot « crainte ». Disons, pour être bref, que le jugement évoque dans la Bible l'idée d'une intervention décisive en faveur des humbles lésés, catégorie à laquelle Israël appartient normalement. Le jugement, de ce fait, est toujours espéré et chanté, jamais redouté.

La partie la meilleure de l'ouvrage est celle qui analyse les diverses traditions du Pentateuque. L'application de la thèse à la littérature prophétique et sapientielle nous paraît en revanche bien décevante, parce que le plus souvent forcée. La maîtrise de l'exégète cède ici le pas au brio de l'improvisateur. N'est-ce pas une gageure que de réduire le drame de Job à une « remise en

question de l'acception sapientielle de la crainte de Dieu » ? L'auteur n'a manifestement pas su exorciser la tentation de prétendre ouvrir toutes les portes avec une seule clef.

Cette thèse de théologie biblique, répétons-le, possède, malgré ses faiblesses, un souffle et une largeur de perspectives qui en font un ouvrage majeur. Elle surclasse ainsi les thèses allemandes de S. Plath (Greifswald, 1963) et de J. Becker (Rome, Institut Biblique, 1965), se rapportant au même sujet, et à qui d'ailleurs nous ferions les mêmes critiques. Elle ne devra pas demeurer ignorée de tous ceux qui auront à parler de la crainte de Dieu dans la Bible.

Évode BEAUCAMP

J. B. METZ, Pour une théologie du monde.

Trad. de l'allemand par Hervé Savon, coll. « Cogitatio Fidei », no 57, Paris, Éditions du Cerf, 1970 (13,5 × 21,5 cm), 184 pages.

La théologie des réalités terrestres est de date récente. Pratiquement inaugurée par Thils en 1947, elle fut étudiée par Roqueplo en 1968, et par J. Flamand en 1970. C'est ce même problème qu'aborde J.-B. Metz, et il le fait dans une perspective relativement nouvelle, en son ouvrage : « Pour une théologie du monde ». Publié originellement en allemand en 1968, ce volume vient de paraître en français en 1971.

Constitué d'articles composés de 1961 à 1967, l'ouvrage réussit à conserver une assez stricte unité. L'A. veut répondre à la question suivante : « Quelle signification faut-il donner à cette mondanité du monde qui persiste et qui s'accroît ? Comment les chrétiens doivent-ils comprendre et assumer leur responsabilité vis-à-vis d'un monde auquel ils reconnaissent une autonomie grandissante ? »

Dans son premier chapitre, qui constitue presque le tiers du volume, l'A. développe la thèse suivante : « La mondanité du monde, telle qu'elle est apparue au cours du processus moderne de mondanisation . . . , s'est affirmée . . . , non pas *contre*, mais *par*